

ORTHODOXIE

N° 220 | I mai 2026

BULLETIN DES VRAIS CHRÉTIENS ORTHODOXES (VCO) FRANCOPHONES

sous la juridiction de l'archevêque Stéphane d'Athènes,

ARCHIMANDRITE CASSIEN
FOYER ORTHODOXE
F 66500 CLARA

TÉLÉPHONE
0981776593 OU
0616804541

Nouvelles

Rien de nouveau, tout du moins, à l'ermitage et au foyer; et pour ce qui se passe dans le monde, – qui gît dans le mal –, on ne peut que prier, afin que le Seigneur nous prenne en pitié.

Je n'annonce plus officiellement mes déplacements, car l'année passée, les cambrioleurs en ont profité pour visiter l'ermitage. Le téléphone arabe tiendra au courant ceux de la «maison» quant au lieu où je me trouve.

Vôtre en Christ,
archimandrite Cassien

SOMMAIRE

- ✿ Homélie sur l'Ascension du Seigneur
- ✿ Peut-on représenter la résurrection du Christ ?
- ✿ De la vie de saint Serge de Radonège
- ✿ La vie et le martyre de saint Varus
- ✿ Homélie sur l'homme paralytique
- ✿ Question et réponse

La véritable fin de la vie chrétienne est l'acquisition de l'Esprit saint. Quant à ce qui concerne la prière, le jeûne, les veilles, l'aumône et toute autre bonne action faite au nom du Christ, ce ne sont que des moyens pour obtenir l'Esprit saint.

Saint Séraphin de Sarov

Homélie sur l'Ascension du Seigneur

Saint Cyrille de Tourov

Viens maintenant en esprit, saint prophète Zacharie; donne-nous le commencement de tes prophéties concernant l'ascension au ciel de notre Seigneur Dieu et Sauveur Jésus Christ. Car tu nous l'as clairement annoncé, non par une parabole, en disant : « Le Seigneur sortira et campera, avec tous ses saints, en ce jour-là, sur le mont des Oliviers, qui est à l'est de Jérusalem » (Za 14,3-4). Nous désirons en apprendre davantage de toi, et nous connaissons le combat livré contre l'ennemi commun, le diable, grâce à Isaïe, qui a vu les séraphins (Is 63,3). Notre Seigneur Jésus-Christ lui-même a pris les armes contre toutes les forces démoniaques et a vaincu les puissances des ténèbres. « Je les ai foulés aux pieds dans ma colère, je les ai réduits en cendres dans ma fureur, et j'ai souillé de sang tous mes vêtements. Je les ai vaincus, je suis descendu là où étaient cachés mes captifs, et je les ai tous rachetés par mon bras puissant, et j'ai dit : "Ne sont-ils pas mon peuple et mes enfants ?" » Tout cela concerne la souffrance du Seigneur et sa descente aux enfers. Là, il a vaincu les forces des ténèbres par la croix et a ramené l'Adam universel avec toutes les tribus et tous les peuples. Le Seigneur appelle « peuple » tous les païens, qui ont été précipités en enfer pour leurs péchés, et « enfants » ceux qui sont morts sous la loi. Le péché régnait sur tous et a dominé par la mort, d'Adam jusqu'au Christ; et après avoir fait sortir les hommes de cette vie, il les a fait asseoir dans les profondeurs de l'enfer, enchaînés dans la pauvreté et le fer, car ils étaient humiliés à cause de leurs iniquités (Ps 106,10-17). Mais le Christ, ayant brisé les portes de l'enfer, les a délivrés de leurs malheurs, a brisé leurs chaînes, les a conduits hors des ténèbres et de l'ombre de la mort, et, pendant quarante jours, a partagé avec eux son butin joyeux : « Réjouissez-vous avec moi, dit-il, car j'ai retrouvé la drachme perdue, c'est-à-dire les âmes de tous les hommes, de toutes tribus et de tous peuples. » Et le Seigneur conduisit les âmes délivrées en divers lieux de ses demeures : les unes au paradis avec le brigand, les autres avec Adam dans la douceur d'Éden, les autres avec Abraham pour demeurer dans la vie éternelle, et les âmes de tous les païens, il les fit demeurer dans sa lumière sur les eaux du repos (Ps 23,2). Car pour tous ceux qui sont tombés corporellement par la ruse du serpent, Jésus lui-même a souffert dans le même corps, et il rendra à chacun selon ses œuvres au dernier jour, lorsqu'il viendra juger le monde entier. Ainsi parlèrent les anges aux apôtres sur le mont des Oliviers. « Hommes de Galilée, dirent les anges, pourquoi restez-vous là à regarder le ciel ? » (Ac 1,11). « Il reviendra dans la gloire de sa divinité pour juger le monde entier et rendre à chacun selon ses œuvres » (Mt 16,27). Le Christ conduit avec lui les saints prophètes et les justes au ciel, dans la cité sainte, et nous parlerons de leur ascension à partir des livres divinement inspirés. Car nous ne sommes pas nous-mêmes les auteurs des paroles, mais nous suivons les paroles des prophètes et des apôtres qui ont témoigné du Dieu vivant, selon le commandement du Saint-Esprit de les consigner par écrit – pour le salut des croyants et pour la perdition des incrédules. Frères et sœurs, tournons maintenant nos pensées vers le mont des Oliviers et contemplons les événements glorieux qui s'y sont déroulés. Notre Seigneur Dieu lui-même est maintenant venu sur cette montagne, et les rangs de tous les saints s'y sont rassemblés : les conciles des ancêtres, une multitude de patriarches, les rangs des prophètes, les chœurs des apôtres et les foules des fidèles avec les soixante-dix disciples du Christ – tous ceux dont Paul a dit : « Le Christ a été révélé à plus de cinq cents frères » (I Cor 15,6). Paul fait référence à ceux qui se trouvaient sur le mont des Oliviers, devant lesquels le Seigneur est monté au ciel. Concernant ceux que le Christ a conduits à la Jérusalem céleste, écoutons les paroles de Matthieu : « Plusieurs corps des saints qui étaient morts ressuscitèrent et... après la résurrection, ils entrèrent dans la ville sainte » (Mt 27,52-53), c'est-à-dire la Sion céleste. Paul en fut témoin oculaire lorsqu'il fut enlevé au troisième ciel. Mais, laissant de côté ce sujet, parlons de l'ascension du Christ et de ce qui s'est passé sur le mont des Oliviers. Là se tiennent désormais les armées angéliques et archangéliques : certaines, portées par le vent, amènent les nuages pour ramener de la terre le Christ notre Dieu, d'autres préparent le trône des chérubins. Dieu le Père attend Celui qu'il porte en son sein depuis les siècles; et le saint Esprit ordonne à tous les anges : « Ouvrez les portes du ciel, afin que le Roi de gloire puisse entrer. » Les cieux exultent, ornant leurs astres, afin qu'ils soient jugés dignes de la bénédiction de leur Créateur, monté en chair et en os sur les nuages par les portes célestes; la terre exulte, contemplant Dieu marchant visiblement sur elle, et toute

la création est parée, illuminée par le mont des Oliviers, où les anges se sont réunis avec les apôtres, sur l'ordre de Dieu le Père, attendant la venue du Fils. C'est pourquoi cette fête est plus honorable pour nous que les autres, et cette montagne est plus sainte que le mont Sinaï. Dieu descendit invisiblement sur le mont Sinaï, mais apparut ouvertement sur le mont des Oliviers. Sur le Sinaï, il inspira la crainte à tous, car la montagne était embrasée, et la foudre et le tonnerre foudroyaient ceux qui s'en approchaient, tandis que Dieu conversait seul avec Moïse. Mais le Christ monta sur le mont des Oliviers avec une multitude de saints, consolant et sanctifiant tous. C'est pourquoi le mont des Oliviers brille comme le soleil, portant en lui les visages des saints et du Christ, et au lieu du tonnerre et des éclairs du Sinaï, on entend des voix prophétiques qui exultent de joie et proclament : «Sois exalté dans ta puissance, ô Dieu ! Chantons, chantons tes œuvres puissantes !» Les anges appellent tous les habitants de la terre : «Poussez des cris de joie vers Dieu, vous tous, chantez à son nom !» (Ps 66,1-2). Les patriarches entonnent le cantique : Voici, notre Dieu est exalté, ayant uni en un seul être le terrestre et le céleste. Les saints proclament : Montez !

Je suis dans les cieux, ô Dieu; ta gloire s'étend sur toute la terre (Ps 57,6). Les justes crient d'une voix forte : Sois exalté, Juge de la terre ! (Ps 94,2), afin que nous aussi, nous marchions à la lumière de ta face. David, chef des chœurs, clarifiant les chants, s'écrie : Nations entières, battez des mains, poussez des cris de joie vers Dieu ! Que Dieu se lève avec des acclamations, le Seigneur avec le son de la trompette ! (Ps 47,2). L'assemblée conclut le message de Paul par ces mots : Qui montera au ciel, c'est-à-dire pour en faire descendre Christ ? Ou qui descendra dans l'abîme, c'est-à-dire pour faire remonter Christ d'entre les morts ? Mais c'est lui qui est descendu et qui est remonté au-dessus de tous les cieux (Rm 10,6-7; Ep 4,10). L'Église païenne, unie à Christ, était également présente. Voyant Jésus monter au ciel, elle est affligée et, gémissant du fond de son cœur, elle s'écrie avec Salomon : «Je suis blessée d'amour pour ton amour, ô Époux céleste ! Je n'ai pas bougé pour te suivre, et je n'ai pas aimé les jours de repos.» Et, comme pour dire adieu à son bien-aimé, elle s'écrie : «Qu'il me baise des baisers de ses lèvres !» (Can 1,1). Avec elle, le chœur des apôtres, regardant leur maître et Seigneur comme les enfants de l'Église, dit avec compassion : «Maître ! Ne nous laisse pas orphelins, nous que tu as aimés selon ta volonté miséricordieuse, mais envoie, comme tu nous l'as promis, ton Esprit saint.» Et Jésus leur répondit, les consolant avec grâce : «Asseyez-vous à Jérusalem, car je monte vers mon Père et votre Dieu, et je vous enverrai, comme je l'ai promis, un autre Consolateur, mon Esprit et le Père.» Il leva les mains et les bénit. Après cela, il monta au ciel, et ils l'adorèrent. Une nuée lumineuse le déroba à leur vue : «Il monta, dit-on, sur les chérubins, et s'envola sur les ailes du vent» (Ps 18,11). Le Seigneur avait aussi avec lui des âmes humaines, qu'il éleva au ciel en offrande à son Père et fit demeurer dans la cité haute. Considérons ceci d'après les paroles de Jérémie : ces âmes que l'ennemi avait précipitées dans la fosse, le Seigneur les éleva au ciel, disant : «Levez-vous, montez à la haute Sion» (Jér 31,6), c'est-à-dire à la Jérusalem céleste. Les armées angéliques marchèrent en avant, animées de crainte et de joie, désirant ouvrir les portes du ciel. Mais les gardiens des portes célestes les réprimandèrent, disant : «Ce sont les portes du ciel. Le Seigneur nous a ordonné de veiller à ce que nul né sur la terre n'y entre.» Et maintenant, nous nous étonnons de voir un homme assis sur un trône chérubin, devant les séraphins, tenter de franchir ces portes. Les anges révélèrent alors la puissance et la dignité du Fils de Dieu, revêtu de chair humaine, et exhortèrent les gardiens à ne pas s'opposer à la volonté de Dieu, qui accomplit toutes choses par sagesse. «Le Fils de Dieu, dirent-ils, est descendu sur terre sans que personne ne le sache, et maintenant il monte, prenant la forme d'un serviteur.» Mais les gardiens répondirent : «Nous n'obéirons pas avant d'avoir entendu la parole de Dieu.» Alors le Christ s'écria : «Ouvrez-moi les portes de la justice, et quand j'y serai entré, je raconterai à mon Père ce que j'ai fait et ce que j'ai souffert sur la terre.» Et reconnaissant la voix du Seigneur, toutes les puissances du ciel se prosternèrent et l'adorèrent, disant : « Nous n'avons pas vu, ô Maître, ta descente du ciel, mais nous t'adorons tous, toi qui montes dans la gloire.» Et le Saint-Esprit, venant à sa rencontre, présenta le Fils de Dieu, son égal, et, lui rendant hommage, dit : « Que tous les anges de Dieu l'adorent !» Et Dieu le Père lui-même s'écria vers celui qui venait en chair : « Tu es mon Fils; assieds-toi à ma droite; voici ton trône, ô Dieu, pour les siècles des siècles. À toi appartiennent les cieux, et à toi la terre» (Ps 2,7; 110,1; 44,7; 89,12), et tu en as fixé les limites. Après avoir fait asseoir le Fils sur le trône, le Père le couronna de sa main droite, au milieu des chants des Séraphins : «Tu as posé sur sa tête une couronne de pierre précieuse; tu l'as couronné de gloire et d'honneur; tu lui as conféré gloire et majesté» (Ps 20,4; 8,6). Enfin, il l'oignit de l'onction de son être divin, comme

David en témoigne : «C'est pourquoi je t'ai oint, ô Dieu, ton Dieu, d'une huile de joie plus qu'à tous tes compagnons.» En vérité, cette fête est remplie de joie et d'allégresse : joie au ciel, car le Christ est monté au Père, et joie sur la terre, car toute la création a été renouvelée de la corruption.

Ainsi donc, frères et sœurs, venez et réjouissons-nous dans le Seigneur qui est monté au ciel. Adorons celui qui siège à la droite du Père, prions celui qui a reçu toute autorité au ciel et sur la terre, offrons le don de la foi à celui qui règne avec le Père, ne nous présentons pas devant lui les mains vides le jour de la fête, afin de recevoir la grâce de Dieu. Car maintenant, le Christ distribue ses dons à tous : il donne au Père la chair qu'il a offerte en sacrifice, il envoie le saint Esprit aux apôtres, et le saint Esprit donne les âmes. Il conduit les prophètes au royaume des cieux, répartit les demeures de la cité céleste entre ses saints, ouvre le paradis aux justes, couronne les martyrs qui ont souffert pour lui, accorde la grâce des miracles aux martyrs, exauce les prières des saints, pardonne les péchés des pécheurs, fait miséricorde à tous ceux qui accomplissent sa volonté et gardent ses commandements, accorde la santé de l'âme et du corps et la victoire sur les ennemis à nos fidèles princes, fortifie les Églises, enrichit le clergé, rend vénérables les prêtres et les diacres qui le servent, consacre les monastères, glorifie les abbés, fortifie les moines dans la patience; il bénit tous les chrétiens : petits et grands, pauvres et riches, esclaves et libres, jeunes et vieux, mariés et célibataires, mères et nourrissons, orphelins et veuves.



Venons, nous aussi, à la sainte Église; exaltons le Christ notre Dieu, qui nous a donné la vie et nous a promis le royaume des cieux après elle. Exaltons ensemble son nom, afin qu'il nous envoie son Esprit saint, car nous sommes ses serviteurs et il est son serviteur.

Nous rendons gloire, honneur et adoration au Père et au saint Esprit, bon et vivifiant, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Amen.

**Saint Grégoire le
Théologien disait :**
«Foi pure, parole
vraie, corps chaste,
trois qualités
nécessaires à tout
chrétien.»

Lorsque les habitants de Ninive, si pécheurs, furent menacés de destruction en trois jours, ils y échappèrent uniquement par le jeûne. Ô miracle extraordinaire ! Ô puissance immense du jeûne ! Quel châtement terrible le jeûne a évité, et quel châtement il a conjuré, triomphant de la prophétie !

Ce qui mérite un examen plus approfondi, ou plutôt, un examen détaillé. Ce que nous honorons, c'est que nous honorons le jeûne non pour lui-même, de même qu'aucun outil n'est acquis pour lui-même. Car ni les pinces, ni les rames, ni les forets, ni les enclumes, ni les navettes, ni les chars n'intéressent les hommes en eux-mêmes, mais pour d'autres fins, celles pour lesquelles ces objets ont été créés à l'origine. Si les objectifs initiaux ne sont pas atteints, alors le souci des outils est vain. De même, le jeûne nous attire non pas pour lui-même, mais comme une aide pour atteindre quelque chose de plus important. Celui qui jeûne ne doit pas l'oublier s'il veut atteindre son but, et non pas lutter en vain (I Cor 9,26), ni simplement s'efforcer, mais lutter selon les lois, afin d'être couronné (II Tim 2,5).

Le but du jeûne, pour lequel il a été institué et honoré, est, en termes simples, la purification de l'âme, car le Christ a institué ces jours de jeûne comme une sorte de purification de toutes les impuretés qui nous ont accompagnés tout au long de l'année. Si nous examinons cela plus en détail, c'est l'apaisement de la colère, le flétrissement de la luxure, l'humilité de l'âme, la sérénité de l'esprit, libéré des émanations produites par la nourriture, et surtout la prière, non perturbée par les rêves, qui, autant que possible, libère l'esprit auparavant enchaîné et le réunit à sa source originelle.

En vérité, quel avantage retirez-vous de l'abstinence de viande, si ce n'est de succomber à vos passions animales, et peut-être, de ne pas goûter au vin, mais de vous enivrer d'une autre manière par la colère, de vous emporter et d'avoir le regard troublé ? Car il est dit : *Malheur à vous qui ne vous enivrez pas de vin !* (Is 28,1), et aussi : *Mon œil est troublé par la colère* (Ps 31,10). Ne cédez pas à la fièvre de la colère, en vous abstenant d'aliments qui font gonfler le corps, et, après avoir humilié votre âme par le jeûne, ne vous enorgueillissez pas comme les orgueilleux. Ne transformez pas l'arme du salut en source de destruction, de peur que le péché ne devienne excessif, au point qu'une bonne chose comme le jeûne serve à engendrer la mort. Qu'une boisson légère vous aide à éteindre tous les traits enflammés de l'ennemi (Ép 6,16). Que ce même remède apaise vos tempéraments fougueux et passionnés, tandis que votre esprit, comme hydraté par une boisson saine, s'élève et s'épanouit. Que la modestie de la nourriture soit pour vous les prémices de si grandes bénédictions, et pour le pauvre une modeste consolation dans le besoin, s'il accepte, bien sûr, votre surplus et ce qui excède le nécessaire. Si nous jeûnons dans ce but, nous ne nous éloignerons pas du but du jeûne et ne serons pas comme des archers aveugles, épuisant inutilement leur corps par la faim et manquant leur cible.

Ne serait-il pas plus commode de présenter le jeûne comme le fondement et le soutien des autres vertus ? Car leur construction commence par lui, et c'est sur lui, encore une fois, que repose l'édifice achevé. Peut-être l'homme mentionné dans les Évangiles, qui a bâti sa maison sur le roc et est donc comparé à un sage (Mt 7,25), a-t-il fondé la pratique du bien sur le jeûne. Car si la maison des vertus est établie de cette manière, alors elle n'est pas détruite par la pluie, c'est-à-dire par une vie luxueuse, elle n'est pas inondée par les fleuves de Babylone, près desquels ceux qui sont emmenés de Jérusalem s'assoient et pleurent (Ps 136), et elle n'est pas ébranlée par les vents qui soufflent sur elle, c'est-à-dire par les esprits du mal.

Saint Michel Choniates (Paroles et discours)

Mieux vaut la vérité qu'un mensonge sophiste. L'un s'exprime simplement et brièvement, tandis que l'autre dissimule souvent la beauté de la vérité sous des termes obscurs et, enrobant un mensonge de belles paroles, dissout du poison dans un vase d'or. Si la vérité est alliée à de belles paroles, même si elle peut être utile aux savants, elle sera de peu d'utilité pour tous les autres. C'est pourquoi l'Écriture expose la vérité en langage simple, afin que les ignorants comme les sages, les enfants comme les femmes, puissent apprendre. Car les sages ne souffrent pas d'un langage simple, mais la plupart des gens en souffriront d'un langage orné. Par conséquent, s'il fallait se soucier de quelqu'un, c'était avant tout du plus grand nombre. Et puisque l'Écriture s'est souciée de tous, il est clair qu'elle est divine et céleste.

Lettre de saint Isidore de Pelouse au diacre Théognoste (2/670)

Digne de louanges, ô sage, n'est pas celui qui obscurcit la compréhension de la vérité par l'art et la puissance des mots, mais celui qui l'expose avec simplicité. C'est pourquoi, quoi que tu désires savoir, je t'en parlerai clairement. Par la venue de Dieu, les combats nous sont rendus possibles, afin que, par nos efforts, nous triomphions, et non pour que la grandeur de la grâce serve de prétexte à la paresse.

Lettre de saint Isidore de Péluse à Théodore le Scolastique (1/603)

Tu as demandé : Voici ce qui est écrit dans le psaume 73 : «Tu as asséché les fleuves d'Itham».

Bien que ce passage figure dans les psautiers anciens, il est possible qu'il soit absent de certains psautiers plus récents en raison de l'obscurité des termes employés. Pourquoi certains pensent-ils qu'un passage superflu et difficile à accepter a été inscrit dans les Écritures ? À cela, il me semble juste de répondre : la Palestine était un pays arrosé par des rivières, riche en arbres et en fruits, en une multitude d'animaux et de poissons, propice à la pêche. Or, puisque le signe divin a asséché cette terre fertile, abondante en eau, en arbres et en poissons, à cause de la perversité croissante de ses habitants, l'hymnographe proclame ce miracle parmi d'autres. Puisqu'il est nécessaire non seulement d'affirmer cela, mais aussi d'en apporter la preuve, nous citerons ce qu'écrit Flavius Josèphe dans son ouvrage sur les Antiquités. À deux mille cinq cents de Jérusalem se trouvait un pays nommé Itham, très agréable et riche en jardins et en cours d'eau, où Salomon venait souvent se livrer à l'exercice physique et à la chasse. Quant à l'existence de ce pays, je prends pour témoins Joseph et le psalmiste, qui fut stupéfait de le voir s'assécher; car il n'aurait pas compté cet assèchement parmi les miracles s'il n'avait pas été abondamment rempli d'eau. Et que ce pays s'assécha, le psalmiste lui-même en témoigne. Car, tel un visage qui se meut en cercle et s'étend par sa parole sur toute la création visible, il parvint à ce pays lorsqu'il expliqua aux Hébreux (car il composa ses cantiques parmi eux) la puissance invincible de Dieu par ce qu'ils voyaient.

Lettre de saint Isidore de Péluse au diacre Épiphane (1/566)

Seuls les chrétiens, et plus particulièrement ceux qui sont véritablement dignes de ce nom (que nul ne juge la foi elle-même par l'ignorance du plus grand nombre), possèdent des qualités si différentes les unes des autres. Car la grandeur d'esprit, pure de toute arrogance et conservant toute sa vigueur tout en restant sereine, est unie à la modestie. Sans manifester la moindre fierté, mais unie à la modestie (ce qui n'est pas surprenant), elle évite l'humiliation. Elle fait preuve de modestie en ne s'arrogeant pas la supériorité sur son prochain, et de grandeur en ne fléchissant pas la tête devant les craintes et les dangers, mais en s'élevant au-dessus de la flatterie et de la servilité. Elle ne considère pas les serviles et les flatteurs comme humbles, ni les sûrs d'eux et les arrogants comme sages. Bien au contraire, tout en discernant le bien chez les uns comme chez les autres, elle fuit le mal, afin qu'en évitant les vices proches de la vertu, elle puisse acquérir la vertu elle-même dans toute sa pureté.

Lettre de saint Isidore de Péluse à l'évêque Héraclide (2/31)

Deux facteurs, je crois (oh ! comment te nommer pour te donner un nom convenable !), incitaient les gens à écouter avec empressement la prédication divine : la force de la Parole et le mode de vie des prédicateurs. Car l'une et l'autre – la crédibilité de la Parole et la vie qui la confirmait – se renforçaient mutuellement. Ils ne prêchaient pas une chose et n'en faisaient pas une autre (ce qui leur aurait valu des moqueries, comme certains le font encore aujourd'hui; toutefois, je ne veux rien dire de désagréable), mais en vivant en harmonie avec la Parole, ils ont conquis les cœurs. C'est pourquoi le Christ, sachant qu'une parole sans action est faible et inefficace, tandis qu'une parole animée par l'action est vivante, puissante et efficace, après avoir formé les apôtres à toutes les vertus et à l'amour de la sagesse par ses exemples, les avoir instruits dans la Parole et les avoir comblés de dons divins, les envoya gagner les hommes aux dieux. Car le Christ savait avec une certitude absolue que la moralité des prédicateurs pouvait attirer les hommes autant que les miracles.

Ainsi, dispersés dans tout l'univers comme des semeurs ailés, semant la parole de piété, disciplinant leur conduite selon les instructions du Maître et menant une vie non seulement irréprochable, mais même miraculeuse, ils ont conquis tout ce qui est sous le soleil. Et ni la sagesse, ni le pouvoir, ni la richesse, ni l'autorité royale, ni le règne arbitraire, ni la férocité barbare, ni les hordes de démons, ni le diable lui-même, ni la faim, ni les rapides, ni les chaînes de la prison, ni rien d'autre considéré comme terrifiant et véritablement terrifiant, ne les vainquit. Au contraire, tout céda et leur ouvrit la voie, et ils considérèrent la défaite comme plus glorieuse que toute victoire ou tout monument de victoire, car, fortifiés par la pensée qu'une bonne défaite vaut mieux qu'une mauvaise victoire, ils devinrent habitants du ciel.

Lettre de saint Isidore de Péluse à Pierre (2/41)

Peut-on représenter la résurrection du Christ ?

Les Évangélistes ne disent pas comment la Résurrection du Christ eut lieu, comment était le Sauveur ressuscité, de quelle façon Il avait quitté le sépulcre scellé, etc. L'évangéliste saint Matthieu qui décrit cet événement avec plus de détails que les autres, parle d'un grand tremblement de terre, de l'ange venu pour rouler la pierre du sépulcre, de la frayeur des soldats à sa vue et de ce que l'ange annonce aux femmes myrrhophores la Résurrection déjà accomplie : «Il n'est pas là; car Il est ressuscité, comme il vous la dit... » (Mr 28,6).

Non seulement il n'y a aucune description de la Résurrection dans les évangiles, mais les descriptions détaillées de ce qui avait précédé cet événement et de ce qui suivit soulignent encore plus le silence total concernant le moment même de la Résurrection. Les évangiles ne donnent donc aucun élément précis pour la description du moment même de la Résurrection et, par conséquent, pas non plus pour sa représentation. L'Église nous en explique la raison dans le canon pascal : «Ayant gardé intacts les scellés, ô Christ, Tu es ressuscité du sépulcre, Toi qui n'as pas violé le sein de la Vierge lors de ta naissance...» (Ode 6 du canon pascal). Lors de la Résurrection du Christ non seulement la pierre ne fut pas déplacée, mais même les scellés demeurèrent intacts. Et la Vie resplendit du sépulcre, tandis que le sépulcre était encore scellé. Le Ressuscité sortit du sépulcre tout comme Il devait plus tard entrer chez ses disciples, les portes demeurant closes. Il sortit du sépulcre sans qu'aucun indice extérieur put frapper l'œil d'un témoin. De même que la nativité virginale, la Résurrection du Christ demeure un mystère insondable, inaccessible à aucune investigation humaine et par conséquent à aucune description, que ce soit par la parole ou par l'image. Le silence des évangélistes témoigne non seulement de leur sincérité totale, mais encore de ce que le mystère de la Résurrection exige de nous un effort de la foi : «Heureux ceux qui n'ont pas vu et qui ont cru» (Jn 20,29).

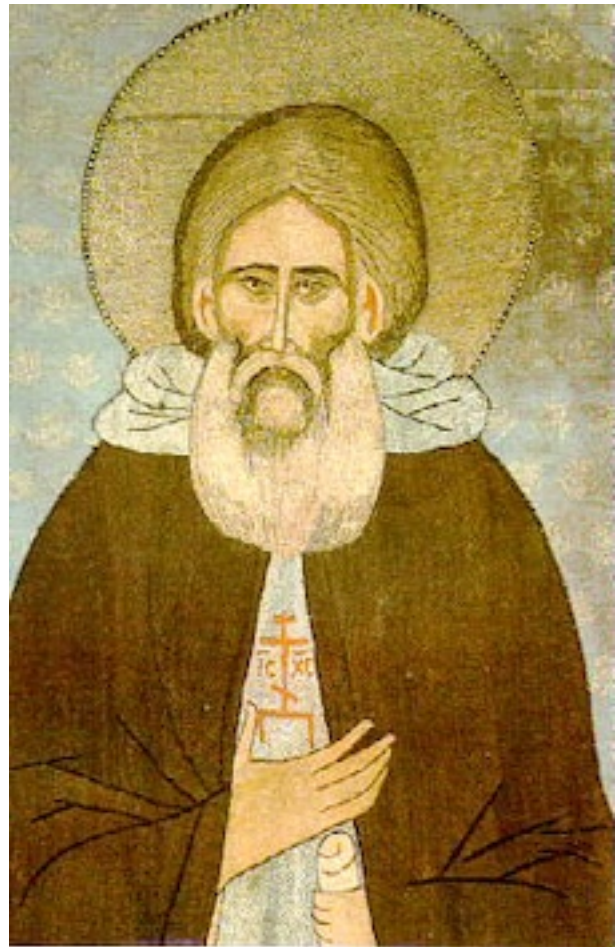
Et pourtant saint Siméon le Nouveau Théologien pose la question : «Que chantons-nous : Ayant cru à la Résurrection du Christ ? Non, nous chantons : Ayant contemplé la Résurrection du Christ, adorons le saint Seigneur Jésus... Comment donc l'Esprit saint nous incite-t-il à chanter que nous avons contemplé la Résurrection du Christ, alors que nous ne l'avons pas vue, puisque le Christ est ressuscité il y a plus de 1000 ans et même alors personne ne l'avait vu ressusciter ? Le chant de l'Église ne veut-il pas nous enseigner à proférer un mensonge ? Certes non. Au contraire, il nous enseigne à dire par ces paroles une entière vérité, en nous rappelant cette résurrection du Christ qui s'opère en chacun de nous, fidèles, et qui s'opère non pas simplement, mais de façon éclatante de lumière et du rayonnement de sa Divinité et de son incorruptibilité... En ceux donc, dans lesquels le Christ est apparu ressuscité, Il est aussi visible spirituellement, on peut Le contempler par les yeux de l'esprit». «C'est pourquoi l'Église commence le canon pascal par l'appel que voici : Purifions nos sentiments (de tout péché, de tout ce qui est vain, corruptible) et contemplons, du moins en pensée, le Christ resplendissant d'une manière inaccessible (pour la chair et le sang) et entendons Sa parole : Réjouissez-vous !»

Ainsi, la contemplation de la Résurrection du Christ n'est accessible qu'à notre regard spirituel purifié de tout péché. C'est là un état qui, à cause de notre infirmité, n'est atteint que rarement et par peu d'hommes. C'est pourquoi nous remplaçons la contemplation spirituelle que nous ne pouvons atteindre par une image sensible et osons compléter le récit évangélique mentionné par «nos propres idées», en représentant le Ressuscité sortant du sépulcre. Il n'est pas difficile de voir, à quel point une telle interprétation arbitraire déforme le récit évangélique. Non seulement le récit évangélique est déformé, mais, puisque nous regardons le moment même de la Résurrection, son mystère cesse d'être objet de notre foi. Si «le chant de l'Église ne veut pas nous enseigner à proférer un mensonge», nous le proférons nous-mêmes, malgré le témoignage de l'Évangile et malgré l'iconographie orthodoxe sanctifiée par la tradition de l'Église, iconographie qui traduit exactement ce témoignage dans ces icônes pascales. Or, ces icônes nous montrent tout ce dont les apôtres et les disciples du Christ furent témoins l'apparition du Ressuscité à Marie-Madeleine, l'ange parlant aux femmes myrrhophores et les «pièces à conviction», pour ainsi dire les bandes mortuaires restées dans le tombeau dans l'état où elles enveloppaient le corps de l'Enseveli. C'est en les voyant que l'apôtre Jean «vit et crut».

L. OUSPENSKY

DE LA VIE DE SAINT SERGE DE RADONÈGE

La rumeur de la vie de saint Serge se répandit dans de nombreux pays, et beaucoup vinrent de loin au monastère pour voir Serge. Après l'avoir vu, ils rentraient chez eux, racontant des histoires sur le saint et s'émerveillant de sa vie. Un certain paysan chrétien, laboureur, qui vivait dans un village éloigné du monastère, labourant la terre pour gagner sa vie, avait entendu parler de saint Serge et brûlait du désir de le rencontrer. Ayant terminé son travail, le paysan arriva au monastère. À ce moment-là, saint Serge bêchait la terre du jardin pour y planter des légumes. N'ayant jamais vu saint Serge, le paysan, en arrivant au monastère, se mit à sa recherche avec diligence, demandant aux frères : «Lequel d'entre vous est saint Serge ? Où puis-je trouver cet homme merveilleux et glorieux dont on parle tant ? Comment puis-je le voir ?» Le paysan interrogea chaque moine rencontré à propos du saint et demanda à le voir. Ils répondirent : «Le vieillard est seul, il bêche le jardin. Attendez un peu qu'il sorte.» Le visiteur impatient ne put attendre. En regardant par une fente de la clôture, il aperçut le bienheureux, vêtu de haillons rapiécés, affairé à son labeur. Le paysan n'arrivait pas à croire que c'était celui qu'il désirait tant voir, ni celui dont il avait tant entendu parler. Il importuna de nouveau les



frères avec ses demandes incessantes, disant : «Pourquoi ne me le montrez-vous pas ? J'ai fait un long voyage pour lui rendre hommage, et j'ai des affaires importantes à régler.» Les moines lui répondirent : «Nous vous avons montré l'abbé, et vous ne l'avez aperçu qu'à travers une fente. Si vous ne nous croyez pas, vous le reverrez bientôt.» Mais le paysan refusa obstinément de les croire et resta planté à la porte du jardin, attendant que Serge apparaisse de nulle part.

Lorsque le saint, ayant terminé ses affaires, sortit du jardin, les moines le présentèrent aussitôt au villageois, disant : «Voici celui que vous vouliez voir.» Mais le paysan, se détournant du bienheureux, rit avec mépris et dit : «Je suis venu voir le prophète, et vous me montrez un orphelin ! J'ai voyagé loin, espérant un bienfait, mais au lieu de cela, je ne trouve que des railleries. Bien que je sois venu dans un monastère honorable, je n'y ai rien trouvé d'utile : vous vous moquez de moi, me prenant pour un fou. J'espérais voir le saint homme Serge dans toute sa splendeur, sa gloire et sa majesté, car c'est ainsi que j'ai entendu parler de lui. Mais chez celui que vous me désignez, je ne vois ni honneur, ni gloire, ni majesté, ni beaux vêtements précieux, ni serviteurs pour le servir, ni serviteurs pour exécuter ses ordres, ni multitude d'esclaves pour servir et honorer leur maître; cet homme a l'air d'un mendiant, d'un orphelin misérable. Je pense donc que ce n'est pas lui que je cherche», dit ce paysan aux moines. Il était vraiment un paysan ignorant, car il ne voyait pas avec son cœur. Il regardait avec ses yeux physiques, mais ne connaissait pas les saintes Écritures, où le sage Siracide écrit : «L'homme regarde à l'apparence extérieure, mais l'Éternel regarde au cœur» (I Sam 16,7). Ce paysan s'arrêtait aux apparences et non à l'intérieur. Voyant les vêtements misérables du bienheureux et ses labeurs au jardin, il se moqua de la vertu et de la pauvreté du vieillard, ne croyant pas qu'il s'agisse de l'homme dont il avait tant entendu parler. Méfiant envers les frères, ce villageois pensa : «On m'a parlé de la

grandeur, de l'honneur et de la gloire de Serge, mais un homme vénérable et renommé ne peut vivre dans une telle misère.»

Les frères dirent à l'abbé : «Nous n'osons rien dire à votre hôte, par égard pour vous, car nous vous craignons. Autrement, nous l'aurions chassé du monastère depuis longtemps, le considérant comme un homme sans valeur et déshonorant. Ce villageois ignorant ne vous a ni honoré ni salué, il refuse de nous écouter et nous couvre de honte en nous traitant de menteurs. Si vous le souhaitez, nous l'expulserons.» Voyant la confusion des frères, l'homme de Dieu, Serge, s'y opposa : «Frères, ne faites surtout pas cela, car il n'est pas venu vers vous, mais vers moi. Ne le touchez pas : il a fait une bonne action envers moi, et je ne vois aucun crime de sa part. Si vous savez qu'il a commis une faute, souvenez-vous des paroles de l'apôtre Paul : «Si quelqu'un est surpris en faute, vous qui êtes spirituels, redressez-le avec un esprit de douceur» (Gal 6,1), ce qui nous enjoint de redresser les hommes avec humilité et douceur.» Après avoir dit cela, et sans attendre que le paysan s'incline, le Vénérable s'approcha aussitôt pour saluer l'hôte avec amour et zèle. Serge s'inclina profondément, l'embrassa avec amour, selon la tradition chrétienne, et, le bénissant, le félicita pour la juste opinion qu'il avait de lui. Cet acte du saint révèle la profondeur de son humilité intérieure, car il aimait d'un amour infini le paysan ignorant qui s'était détourné de lui avec colère et mépris. De même que les orgueilleux se réjouissent des honneurs et des louanges, les humbles se réjouissent de leur propre déshonneur et de leur condamnation. Le saint non seulement embrassa son hôte, mais, le prenant par la main, le fit asseoir à sa droite, lui offrit à manger et à boire, et lui prépara un repas avec honneur et amour. Le paysan confia son chagrin au saint : «Je suis venu de loin pour voir Serge, mais mon vœu n'a pas été exaucé.» Le saint répondit : «Ne t'afflige pas, Dieu est si miséricordieux envers ce lieu que nul ne le quitte inconsolable. Il apaisera bientôt ta peine et te révélera celui que tu cherches et désires voir.»

Et tandis qu'ils conversaient encore, un prince arriva au monastère, triomphant et honoré, entouré de guerriers, de boyards, de confidents et de serviteurs. Les gardes du corps et les serviteurs du prince, qui marchaient devant, saisirent le paysan par les épaules et l'écartèrent violemment du prince et de Serge. À distance, le prince s'inclina jusqu'à terre devant Serge, qui le bénit. Ils s'embrassèrent et s'assirent ensemble, entourés de tous les autres. Le paysan, quant à lui, tournait en rond, cherchant à distinguer dans la foule celui qu'il avait négligé et méprisé. Il tenta en vain de se frayer un chemin à travers la foule pour voir ou toucher le saint. Finalement, il se tourna vers l'un d'eux : «Dites-moi, qui est le vieillard assis à la droite du prince ?» Son interlocuteur le regarda et dit : «Vous n'êtes pas d'ici ? Ne connaissez-vous pas le vénérable père Serge ? C'est lui qui parle au prince.» À ces mots, le paysan trembla de honte et de peur. Après le départ du prince du monastère, le villageois, accompagné de plusieurs moines qu'il avait suppliés d'intercéder en sa faveur, se prosterna devant eux, puis avec eux jusqu'à terre devant l'abbé, disant : «Père ! Pardonnez-moi tous mes péchés et mes iniquités, et venez en aide à mon incrédulité. Maintenant, je vous connais vraiment, Père, et j'ai vu de mes propres yeux ce que j'ai entendu.» Saint Serge lui pardonna, le bénit, le consola par des paroles édifiantes et salvatrices, et le laissa partir. Dès lors et jusqu'à sa mort, ce paysan garda une grande foi en la sainte Trinité et en saint Serge. Quelques années plus tard, il quitta son village pour se rendre au monastère auprès du saint et prononça ses vœux monastiques. Il y vécut encore plusieurs années, confessant ses péchés avec repentir et lutte, puis il s'en alla vers le Seigneur.

Sainte Félicité, emprisonnée avec sainte Perpétue, arriva à son terme, car elle était enceinte. Comme les douleurs de l'enfantement lui faisaient pousser de grands cris le géolier la raillait : «Que ferez-vous donc demain, lui disait-il, quand on vous fera souffrir des tourments bien autrement cruels ?» Elle répondit : «C'est moi-même qui souffre en ce moment; mais demain, ce sera Jésus Christ, mon Seigneur, qui souffrira en moi.»

La vie et le martyre de saint Varus

Saint Varus est particulièrement vénéré par les chrétiens orthodoxes russes comme le patron de ceux qui sont morts hors de la foi orthodoxe, et des jeunes enfants malades ou décédés de maladie, en couches ou même dans le ventre de leur mère.

Sous le règne de l'impie Maximien, empereur des Romains, vivait en Égypte un vaillant soldat nommé Varus, qui servait secrètement le Roi des cieux. Par crainte, il cacha un temps sa foi en le vrai Dieu, mais plus tard, il la révéla devant le ciel et la terre, devenant un spectacle pour les anges et les hommes.

À cette époque, Maximien déclencha une persécution contre les chrétiens et promulgua un décret dans chaque province de son empire ordonnant la mise à mort des chrétiens qui refuseraient de sacrifier aux dieux. Lorsque cette ordonnance fut publiée en Égypte, le sang des chrétiens coula sans pitié; tous ceux qui adoraient le Créateur et non les choses créées furent soumis à divers tourments. Varus, un chrétien secret, visitait la nuit les fidèles emprisonnés pour avoir confessé le

Christ. Il soudoyait les gardes avec de l'or pour pouvoir entrer dans leurs cellules. Il pansait les plaies des saints martyrs, lavait leur sang, leur donnait à manger, baisait leurs plaies et les priait d'implorer la miséricorde du Christ.

Or, sept pères, des hommes du désert, furent amenés devant le prince d'Égypte. Interrogé, le prince les trouva fermes dans la foi. Après les avoir fait fouetter, il les fit jeter enchaînés en prison. Apprenant cela, Varus se rendit en toute nuit au cachot où étaient détenus les saints. Après avoir donné beaucoup d'or aux gardes, il fut autorisé à leur rendre visite. Varus leur retira les mains et les pieds des fers qui les retenaient, puis leur offrit de la nourriture. Il les supplia de manger, car ils étaient affamés depuis huit jours, abandonnés sans rien à manger en prison. Il se prosterna à leurs pieds, les embrassa et les loua pour leurs souffrances, disant : «Heureux êtes-vous, bons et fidèles serviteurs du Seigneur ! Vous entrerez dans la joie de votre Seigneur, car vous avez résisté jusqu'au sang (Héb 12,4). Heureux êtes-vous, vaillants combattants; la droite du Très-Haut a tissé pour vous des couronnes dans les cieux. Vous avez couru avec persévérance l'épreuve qui vous était proposée (Héb 12,1), et je sais avec certitude que demain vos souffrances prendront fin. Heureux êtes-vous, porteurs de la Passion du Christ; le royaume des cieux vous est ouvert, car vous souffrez avec le Christ, qui a souffert pour nous, comme le dit l'Apôtre : «Si nous souffrons avec lui, nous serons aussi glorifiés avec lui» (Rom 8,17). Je vous en supplie, saints serviteurs de Dieu, priez pour moi le Christ afin qu'il ait pitié de moi, car je désire souffrir pour lui, mais je ne l'ai pas fait. Je crains les cruels tourments que je vois que tu as endurés.»

Les saints répondirent : «Bien-aimés, nul ne peut atteindre la perfection s'il est craintif, ni récolter s'il ne sème pas. De même, celui qui refuse de souffrir ne recevra pas de couronne. Souviens-toi de ces paroles de l'Évangile : Quiconque me reniera devant les hommes, je le renierai aussi devant mon Père qui est dans les cieux"(Mt 10,33). Si tu crains les tourments passagers, tu n'échapperas pas à ceux qui sont éternels. Si tu crains de confesser le Christ sur terre, la vision de son visage au ciel ne te satisfera pas. Viens donc, ô frère, et marche avec nous sur le chemin du martyre, qui conduit au Maître qui contemple nos luttes. Souffre avec nous, car tu ne trouveras pas de sitôt une compagnie comme la nôtre.»



À ces mots, le cœur de Varus s'embrasa d'amour pour Dieu et il désira endurer les tourments pour Jésus Christ. Il passa toute la nuit en prière avec les saints martyrs et écouta avec joie leur enseignement.

Au matin, les serviteurs du prince vinrent à la prison pour amener les saints martyrs devant le tribunal. En entrant dans le cachot, ils virent Varus assis avec les prisonniers, écoutant leurs paroles avec une profonde contrition. Étonnés, ils lui demandèrent : «Que fais-tu ici, Varus ? As-tu perdu la raison à force de croire aux fables que racontent ces hommes pervers ? Ne crains-tu pas que quelqu'un n'en parle au prince ou à un noble ? Tu perdras ton grade et la vie !»

Varus répondit : «Celui qui parle de moi au prince est mon bienfaiteur. Sachez que si vous portez plainte contre moi, je suis prêt à mourir pour le Christ avec les autres chrétiens ici présents.»

Les serviteurs restèrent ainsi silencieux. Ils prirent six des martyrs de la prison, mais ils laissèrent le septième, car, affaibli par ses blessures, il mourut et rejoignit le Seigneur, laissant sa place à Varus, qui devait achever ses souffrances. Les saints furent conduits, enchaînés, devant le prince, qui siégeait avec fierté sur son tribunal et cherchèrent à les contraindre à sacrifier aux idoles. Comme ils refusaient, ils les déshabillèrent et les battirent sans pitié sur leurs plaies. Ainsi, plaies et coups s'ajoutaient, mais ils enduraient leurs souffrances comme si de rien n'était, disant seulement : «Nous sommes chrétiens.»

Alors le prince demanda : «N'y avait-il pas sept hommes parmi eux ? Il n'en reste plus que six. Où est le septième ?»

À cet instant précis, saint Varus entra et dit : «Je suis le septième. Celui dont vous parlez a déjà achevé sa course et rejoint le Christ, me laissant le soin de parachever ses souffrances. Je suis prêt à vous rendre ce qu'il vous devait. Je souhaite prendre sa place parmi ces nobles martyrs qui souffrent pour le Christ, car je suis chrétien.»

À ces mots, le prince demanda à ses suivants : «Qui est cet homme ?»

Ils répondirent : «C'est le soldat Varus, commandant de la troupe de Tyanis.»

Le Prince, perplexe, dit à Varus : «Quel démon t'a poussé à te livrer à la perdition ? Pourquoi renoncer à ton rang militaire et aux honneurs qui t'attendent, et attirer ainsi le malheur sur toi ?»

Le bienheureux Varus répondit : «Je préfère le Pain descendu du ciel et le calice du Sang divin et précieux de mon Seigneur à tes honneurs et à ton estime. Rien ne m'est plus cher que mon Christ : ni ton estime, ni mon rang, ni les grands honneurs, ni même la vie. Souffrir pour le Christ est pour moi le plus grand honneur, et tout perdre pour lui, un gain.»

Le prince lança alors un regard furieux aux six saints martyrs et s'écria : «Voilà votre œuvre, impies et trompeurs ! C'est vous qui avez séduit ce soldat de l'empereur, le privant de la raison par votre sorcellerie ! Je vous jure par mes grands dieux que je vous ferai mourir avant même de faire de même avec lui, et ainsi venger l'affront que vous avez fait à nos dieux. Vous êtes indignes de vivre, car vous blasphémez les dieux et entraînez les autres dans l'erreur.»

Les saints répondirent : «Nous n'avons pas trompé Varus, mais nous l'avons plutôt délivré de l'illusion. Nous ne l'avons pas fait perdre la raison, mais nous l'avons ramené à la raison. Dieu lui a accordé la force et l'audace pour le combat, afin qu'avec nous il triomphe de votre faible puissance et de celle de vos dieux. Bientôt, vous verrez son courage de soldat, car nous l'avons enrôlé dans l'armée des anges. Est-ce là votre fierté que vous pensez pouvoir nous détruire ? Sachez que nous désirons donner notre vie pour le Seigneur de tous.»

Le Prince dit : «Je vous ferai immédiatement mettre en pièces si vous ne vous prosterner pas et n'adorez pas les dieux d'Égypte !»

Les saints répondirent : «Les dieux qui n'ont pas fait les cieux et la terre, ceux-là périront aussi» (Jér. 10,11).

Souhaitant attiser encore davantage la colère du prince, le bienheureux Varus dit : «L'insensé profère des insensés, dit le prophète Isaïe. Voici, nos corps sont étendus devant toi. Fais-en ce que tu voudras.»

Fortement irrité, le Prince ordonna que Varus soit suspendu à un arbre afin de le torturer. Aux six saints, il dit : «Nous verrons qui l'emportera sur l'autre : vous sur nous par vos

tourments, ou nous sur vous par nos tortures. En vérité, je vous le dis, si par votre patience vous l'emportez sur moi, je renoncerai à mes dieux et je croirai en votre Christ.»

Les saints répondirent : «Mets ta force à l'épreuve contre l'un de nous; si tu le vaincs, tu pourras espérer vaincre les autres.»

Alors qu'ils commençaient à tourmenter Varus, il dit aux saints martyrs : «Ô saints martyrs ! Bénissez-moi, moi qui suis votre serviteur, afin que je partage votre sort. Intercédez pour moi auprès du Seigneur Christ afin qu'il me donne la patience, car il sait que notre chair est faible. «L'esprit est bien disposé, mais la chair est faible» (Mt 26,41).

Les saints levèrent les yeux vers le ciel et prièrent ardemment pour Varus tandis que les serviteurs commençaient à le frapper de verges et de bâtons. Pendant que le saint était battu, le -prince dit : «Dis-nous maintenant, Varus, quel profit tu tires de ton Christ.»

Varus répondit courageusement : «Plus que ce que vous recevez de vos dieux.»

Les saints crièrent à Varus : «Courage, Varus, et que ton cœur soit fortifié, car le Christ invisible se tient devant toi et te fortifie !»

Varus répondit : «En vérité, je ressens le secours de mon Christ, car ces tourments me semblent insignifiants.»

Alors ils lui lacérèrent les flancs avec des griffes de fer, puis le suspendirent la tête en bas à l'arbre. Ils lui arrachèrent la peau du dos, lacérèrent sa chair avec des lames de rasoir et le rouèrent de coups de verges jusqu'à ce qu'il éclate et que ses entrailles se répandent à terre. À la vue de ses entrailles, les saints martyrs pleurèrent. Le persécuteur, voyant les martyrs pleurer, s'écria d'une voix forte : «Vous êtes vaincus ! Vous êtes humiliés et vous pleurez de peur ! Que vous faut-il de plus pour reconnaître que le Christ ne peut vous délivrer de nos mains, pour l'abandonner et adorer nos dieux ?»

Les saints répondirent : «Tu es une bête et non un homme ! Nous ne sommes pas vaincus, mais nous triompherons par la puissance de Jésus qui nous fortifie. Nous ne pleurons pas par crainte du châtement, mais par amour naturel pour notre frère que tu veux tuer de façon bestiale. En esprit, nous nous réjouissons pour lui, car une couronne est déjà préparée pour le noble souffrant.»

Le prince ordonna alors qu'on les ramène en prison. Voyant les saints ramenés au cachot, Varus, suspendu à l'arbre où il était torturé, leur cria : «Mes maîtres ! Priez une dernière fois le Christ pour moi, car je vais quitter ce corps. Je vous remercie de m'avoir fait hériter de la vie éternelle.»

Saint Varus endura la torture pendant cinq heures, puis, dans la souffrance, remit son âme sainte et honorable entre les mains du Seigneur. Le croyant encore vivant, ses bourreaux continuèrent de le frapper et de le tourmenter. Quand ils virent qu'il était déjà mort, ils furent stupéfaits et, conformément à l'ordre du persécuteur, ils le jetèrent hors de la ville, à l'endroit où l'on laissait les carcasses de bêtes en pâture aux chiens.

Il y avait dans cette ville une veuve nommée Cléopâtre, née en Palestine. Son mari, un officier, était mort en Égypte, et elle avait un fils, Jean, encore tout petit. Lorsque saint Varus fut torturé, elle assista de loin à ses souffrances, soupirant et se frappant la poitrine, car elle était chrétienne. Quand le corps du martyr fut jeté hors de la ville, elle se leva en pleine nuit, prit quelques serviteurs et alla chercher la dépouille de saint Varus, qui avait tant souffert. Elle la transporta chez elle et lui fit creuser une tombe dans sa chambre.

Le lendemain matin, le prince fit sortir les autres martyrs de prison et, après les avoir longuement torturés, les fit décapiter. Eux aussi furent chassés de la ville sans sépulture, mais leurs corps furent emportés de nuit et inhumés par des chrétiens clandestins.

Chaque jour, Cléopâtre encensait et allumait des cierges devant la tombe de saint Varus, qu'elle considérait comme son grand intercesseur et médiateur auprès de Dieu. Lorsque, quelques années plus tard, la persécution s'apaisa, elle commença à songer à retourner dans son pays natal et se demanda comment elle pourrait emporter avec elle les reliques de saint Varus. Elle décida d'envoyer un présent au prince, qui le lui remit par un messenger. Ce dernier lui dit en son nom : «Mon époux était officier et est mort ici au service de l'empereur. Il n'a pas encore reçu de sépulture digne, car il n'est pas convenable qu'un officier et un homme de haut rang soit enterré en terre étrangère. Moi, veuve et étrangère en ce pays, je souhaite retourner dans ma

patrie auprès des miens. Aussi, monseigneur, permettez-moi d'emporter la dépouille de mon époux bien-aimé sur sa terre natale, afin de lui offrir une sépulture digne auprès de mes ancêtres. Je souhaite en effet demeurer auprès de mon époux même après ma mort.»

La femme fit envoyer ce message afin que les chrétiens ne la prennent pas pour la relique du saint martyr qu'elle emportait de la ville, car elle craignait qu'ils ne l'empêchent d'emporter ce trésor sacré. Le prince accepta son présent et accéda à sa requête, mais elle emporta les reliques de saint Varus plutôt que celles de son époux. Comme une vigne, elle les fit sortir d'Égypte et les conduisit en Palestine, dans son village d'Edras, près du Thabor, où elle les enterra auprès de leurs pères. Chaque jour, elle se rendait sur sa tombe, l'encensait et y allumait des cierges. Voyant cela, les autres chrétiens du village commencèrent à l'accompagner au tombeau du saint. Ils y amenaient leurs malades, qui étaient guéris par ses prières. Bientôt, tous les chrétiens des environs entendirent parler de saint Varus et commencèrent à venir avec foi se recueillir sur sa tombe.

Cléopâtre, voyant les chrétiens se rassembler pour prier sur la tombe du saint, décida de lui faire construire une église. Sa construction commença bientôt. Son fils était alors devenu adulte, et Cléopâtre souhaitait qu'il reçoive un poste dans l'armée impériale. Par l'intercession de certains médiateurs, elle demanda que son fils soit nommé officier, et sa requête fut exaucée. Son fils reçut de l'empereur sa nomination dans l'armée et les insignes de son grade pendant la construction de l'église, mais Cléopâtre déclara : «Mon fils ne commencera pas à servir l'empereur dans l'armée avant que la maison de Dieu ne soit achevée. Je souhaite qu'il soit ici pour aider au transfert des reliques du saint dans l'église. Une fois cela fait, il pourra partir servir l'empereur.»

L'église achevée, Cléopâtre convoqua évêques, prêtres et moines, fit exhumer les précieuses reliques du saint martyr et les fit déposer sur un catafalque somptueux. Elle déposa la ceinture et l'uniforme militaire de son fils sur les reliques, afin qu'elles soient sanctifiées par les restes du saint. Elle pria le saint ardemment pour qu'il soit le protecteur de son fils, et tous les évêques et prêtres présents bénirent le jeune homme. Une foule immense de chrétiens s'était également rassemblée, et, accompagnée d'eux, Cléopâtre et son fils portèrent le cercueil et les reliques jusqu'à l'église. L'église fut consacrée, et les restes du saint furent placés sous l'autel. Puis la divine liturgie fut célébrée. Cléopâtre se prosterna devant les reliques de saint Varus et pria ainsi : «Je t'en supplie, ô Mère de Dieu, implore Dieu pour ce qui est profitable à moi et à mon fils unique. Je n'ose rien demander de plus que ce que le Seigneur désire, car il sait ce dont nous avons besoin. Que sa volonté, bonne et parfaite, soit faite en nous !»

Après l'office, un grand banquet fut offert aux convives, au cours duquel Cléopâtre et son fils servirent les invités.

Cléopâtre avait ordonné à son fils de ne rien manger jusqu'au soir, une fois le repas terminé, et de ne se servir qu'alors des restes. Tandis que le jeune homme servait, il tomba soudainement malade et alla se coucher. Lorsque tous les convives se furent levés, Cléopâtre appela son fils pour qu'il partage avec elle les restes. Mais Jean était incapable de répondre, car il était en proie à une forte fièvre. Voyant son état, Cléopâtre s'écria : «Aussi vrai que Dieu est vivant, je ne mangerai rien tant que je ne saurai pas ce qu'il adviendra de mon enfant !»

Elle s'assit près de lui et tenta de calmer sa fièvre; mais sa propre souffrance était plus vive encore que la sienne, et son cœur se serrait pour son fils unique. À minuit, le jeune homme mourut, laissant sa mère inconsolable. Tout en se lamentant amèrement, elle se hâta vers l'église Saint-Varus, se prosterna devant son sépulcre et s'écria : «Ô serviteur de Dieu ! Est-ce ainsi que tu me récompenses pour les grands efforts que j'ai déployés pour toi ? Est-ce là le secours que tu m'accordes, moi qui ai abandonné mon époux pour toi et placé mon espoir en toi ? Tu as permis que mon fils unique meure; tu m'as privée de mon seul réconfort et tu m'as ôté la lumière de mes yeux ! Qui me nourrira désormais dans ma vieillesse ? Qui fermera mes yeux à ma mort ? Qui déposera mon corps dans la tombe ? Il aurait mieux valu pour moi mourir que de voir mon fils bien-aimé périr en pleine jeunesse, comme une fleur avant l'heure. Rends-moi mon fils, comme Élisée rendit jadis le fils de la Sunamite, ou emmène-moi sans délai, car je ne peux plus supporter cette amère douleur.»

Cléopâtre demeura en pleurs près de la tombe du saint, puis, accablée par le chagrin, elle s'endormit un instant. Dans son sommeil, elle vit en songe saint Varus. Il tenait son fils par la main, et tous deux resplendissaient comme le soleil. Leurs vêtements étaient plus blancs que neige, et ils étaient ceints de ceintures d'or; sur leurs têtes brillaient des couronnes d'une beauté indicible. Voyant cela, la bienheureuse Cléopâtre tomba à leurs pieds, mais saint Varus la releva et dit : «Ô femme, pourquoi m'implorez-vous ? Croyez-vous que j'aie oublié les bonnes œuvres que vous avez accomplies pour moi en Égypte et tout au long du chemin jusqu'ici ? Pensez-vous que je sois resté insensible lorsque vous avez retiré mon corps du milieu des carcasses de bêtes sauvages pour le déposer dans un cercueil ? N'ai-je pas toujours exaucé vos prières ? Je prie Dieu sans cesse pour vous. J'ai prié tout d'abord pour vos proches, avec lesquels vous m'avez enterrée, afin que leurs péchés soient pardonnés, et maintenant j'ai inscrit votre fils dans l'armée du Roi des cieux. Ne m'avez-vous pas supplié ici, sur ma tombe, de demander à Dieu de vous accorder, à vous et à votre fils, ce qui est conforme à sa volonté et qui est bénéfique pour vous ? C'est pourquoi j'ai prié le Dieu bon, et dans son ineffable bonté, il a daigné compter votre fils parmi les armées célestes. Voyez, votre fils se tient maintenant près du trône du Seigneur.» «Si tu le souhaites, prends-le et envoie-le servir un roi mortel et terrestre, puisque tu ne désires pas qu'il serve le Roi céleste et éternel.»

Le jeune homme, assis près de Varus et l'embrassant, s'écria : «Non, mon seigneur ! N'écoute pas ma mère et ne permets pas que je retourne dans ce monde plein de mensonge et d'iniquité, dont tu m'as délivré en venant à moi. Ne me prive pas, ô père, de ma part avec les saints et d'une demeure parmi eux.»

Alors le jeune homme se tourna vers sa mère et dit : «Pourquoi te lamentes-tu ainsi sur mon sort, mère ? J'ai été enrôlé dans l'armée du Christ Roi et il m'a été permis de me tenir devant Lui avec les anges. Pourquoi demandes-tu maintenant que je sois chassé du royaume et réduit à l'humiliation ?»

Quand la bienheureuse Cléopâtre vit que l'apparence de son fils était celle d'un ange, elle dit : «Emmène-moi avec toi afin que nous soyons ensemble.»

Saint Varus dit : «Ici, tu es avec nous. Va en paix, et le moment venu, lorsque le Seigneur l'ordonnera, nous viendrons te chercher.»

Après ces mots, le saint devint invisible. Lorsque Cléopâtre s'éveilla, son cœur déborda d'un bonheur et d'une joie indicibles, et elle raconta son rêve aux prêtres. Ils enterrèrent son fils près du sépulcre de saint Varus, et Cléopâtre ne pleura plus, mais se réjouit dans le Seigneur. Plus tard, elle distribua ses biens aux nécessiteux et renonça au monde. Elle vécut près de l'église Saint-Varus, servant Dieu par la prière et le jeûne jour et nuit. Chaque dimanche, tandis qu'elle priait, saint Varus lui apparaissait dans une grande gloire avec son fils. Après avoir vécu ainsi pendant sept ans, la bienheureuse Cléopâtre s'endormit dans le Seigneur. Son corps fut déposé dans l'église Saint-Varus, près de son fils Jean, et son âme sainte rejoignit les cieux, auprès de saint Varus et de Jean. Là, elle demeure désormais en présence de Dieu, à qui soit la gloire pour les siècles des siècles. Amen.

Prière pour les morts non baptisés, à saint martyr Varus

O saint martyr victorieux Varus, par ton zèle pour le Seigneur Jésus Christ, tu as fait ta confession devant le bourreau, et maintenant l'Église t'honore comme celui qui est glorifié par le Seigneur Jésus Christ avec la gloire du ciel, Tu as reçu la grâce d'une grande hardiesse envers Lui; et maintenant tu es devant Lui avec les anges, et dans la plus haute allégresse; et tu vois la Sainte Trinité avec des yeux clairs, et tu contemples la lumière de l'Éclat primordial : Souviens-toi aussi des lamentations de nos parents qui sont morts dans la méchanceté et accepte notre requête; et comme Cléopâtre, la fausse génération, t'a délivré par tes prières du tourment éternel, souviens-toi aussi de ceux qui ont été enterrés contre Dieu, les morts non baptisés (nom) et efforce-toi de demander leur délivrance des ténèbres éternelles; afin que d'une seule bouche et d'un seul cœur nous chantions tous les louanges du Créateur très miséricordieux pour les siècles des siècles. Amen.

homélie sur L'homme PARALYTIQUE



Les lectures des évangiles de la liturgie, depuis Pâque, sont toutes tirées de saint Jean, qui complète les autres évangélistes. Donc cet évangile d'aujourd'hui se trouve uniquement chez saint Jean.

Le paralytique avait peu de chance d'être guéri, car un autre descendait avant lui dans la piscine. Pourtant il ne désespéra pas; même après trente-huit ans d'infirmité. Ni le long temps passé ni sa maladie, qui l'empêchait de devancer les autres malades, ne l'avaient jeté dans le désespoir. Il n'avait non plus personne pour l'aider, selon ses dires. Il pouvait marcher mais péniblement. Donc son malheur était apparemment sans issue.

Quand nos moyens humaines sont épuisés, Dieu est le plus proche. Il sait nous consoler, même si nos malheurs persistent. Lui seul sait ce qui nous est profitable : soit il enlève les difficultés, soit il nous soutient pour les supporter dans l'espoir d'en profiter pour l'autre vie.

Le Christ ne parla pas des péchés au paralytique, comme pour d'autres malades «tes péchés te sont pardonnés». Il dit simplement «Lève-toi, prends ton grabat et marche !» Non que le paralytique n'avait pas commis de péchés, car plus loin le Sauveur lui dit : «Te voilà guéri, ne pèche plus désormais, de peur qu'il ne t'arrive plus grande infirmité !»

Les Juifs par contre dans leur étroitesse d'esprit et leur incrédulité, ne pensaient qu'à la Loi qui interdisait de porter un lit le jour du sabbat : «C'est le sabbat, il ne t'est pas permis de porter ton grabat.» Combien d'autres miracles, que Jésus accomplit un sabbat, furent réprimandés par ses adversaires dans leur aveuglement ?!

L'infirme ignorait que c'était le Christ qui l'avait guéri. Ce n'est que plus tard, dans le Temple, quand le Seigneur le rencontra de nouveau, qu'il le reconnut. Par suite de cette rencontre il proclama que c'est le Sauveur qui l'avait guéri.

Par deux fois le Christ commanda au malade : une fois en lui disant : «Lève-toi, prends ton grabat et marche !» Et l'autre fois : «Te voilà guéri, ne pèche plus désormais.»

«Notre Seigneur dit trois choses à cet homme; ces paroles : Lève-toi, ne sont pas un commandement qu'il lui fait, c'est l'acte même de la guérison, et c'est lorsque cet homme est guéri, qu'il lui commande ces deux choses : Prends ton lit et marche.» Saint Augustin (Traité 17)

Terminons avec les paroles de saint Bède le Vénérable qui nous concernent directement nous-mêmes : «Que signifient ces paroles : Lève-toi et marche ? Sors de ta torpeur et de ton indolence, et applique-toi à faire des progrès dans les bonnes œuvres.»

A. Cassien

QUESTION : Comment faire pour ne plus pécher ?

RÉPONSE : Le propre des anges est de ne pas pécher et celui des démons de ne pas se repentir. Ils ont fait leur choix. Le propre des hommes est de tomber et de se relever. C'est la lutte spirituelle qui dure des années. Je ne dis pas toute la vie car on peut arriver à l'impassibilité qui fait place aux vertus. Cela ne se fait pas du jour au lendemain mais demande une lutte acharnée. Une fois l'impassibilité atteinte, il faut l'entretenir et la surveiller, car on peut toujours retomber. Cette lutte spirituelle doit être basée sur la communion avec Dieu, c'est-à-dire la prière. Sans l'aide de l'Esprit saint, rien de bon ne peut se faire. L'homme transpire mais c'est Dieu qui fait le travail, disent les pères. Il faut être plutôt passif et laisser faire. Si l'orgueil nous fait penser que nous avons des mérites et que le progrès spirituel vient de nous alors tout rate et nous retompons en arrière. Les dons spirituels et les charismes, nous les recevons pour servir l'Église et notre prochain, et non pour notre gloire. Soyons conscient aussi que toutes nos bonnes œuvres sont comme une linge sale, tacheté par nos vices. Étant conscients de cela, on ne tombe pas facilement dans l'orgueil et attribue le bien fait à Dieu seul. Nos forces physiques sont limitées et l'ascèse du corps (jeûne, veille, métanies etc.) doit se faire avec discernement. La lutte intérieure par contre n'est pas limitée et plus nous luttons plus vite nous arrivons au but recherché : l'impassibilité, qui fait place aux vertus, en d'autres termes, l'acquisition de l'Esprit saint.

Le progrès spirituel se fait normalement d'une manière insensible, car le Seigneur nous aveugle pour ne pas tomber dans la suffisance. Je dis insensiblement car on peut aussi faire marche arrière ou piétiner sur place. Pourtant le temps passe, ne se rachète pas, et nous n'avons que cette pauvre vie ici bas pour nous préparer pour la vraie vie qui ne finit pas. A nous de voir !

Le but est le même pour nous tous : la sanctification, mais les chemins et les moyens peuvent varier. Cela dépend de chacun de nous, comme pour les plantes dont les unes poussent bien sur une terre fertile, d'autres sur une qui est humide et d'autres encore sur un sol sec.

En assez pour aujourd'hui. Mets cela en pratique et ensuite je t'écrirai la suite.

A. Cassien

Lettre à ... Christ est ressuscité !

Je pense sans cesse à notre mission et je suis peiné. Pourtant sans patience dans les épreuves on n'avance pas. Regarde l'apôtre Paul, – sans parler du Christ lui-même, – combien d'épreuves il a dû traverser ? L'Église n'est-elle construite sur le sang, les larmes et la sueur ? Faisons ce que nous pouvons et Dieu fera le reste.

Ce n'est pas le chemin qui est impossible, mais l'impossibilité est le chemin sur lequel il faut avancer. «Ma grâce te suffit, car ma puissance s'accomplit dans la faiblesse.» (II Cor 12,9) Construire sur la facilité, cela ne tient pas. L'évangile parle de «l'homme prudent qui a bâti sa maison sur le roc. La pluie est tombée, les torrents sont venus, les vents ont soufflé et se sont jetés contre cette maison : elle n'est point tombée, parce qu'elle était fondée sur le roc.» (Mt 7,24)

A. Cassien

Ce qui distingue le flatteur de l'ami, c'est que les flatteurs s'étudient à ne dire que des choses agréables; mais les amis ne craignent point d'en dire de chagrinantes.

lettre de saint Basile au sophiste Leontius